

ALAIN ROBBE-GRILLET

SOUVENIRS  
DU  
TRIANGLE D'OR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1978 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-0232-5

Impression, déjà, que les choses se rétrécissent. Ne pas trop se poser de questions. Ne pas se retourner. Ne pas s'arrêter. Ne pas forcer l'allure. Sans raison visible, sans raison. Il faut aller vite à présent. La découverte imminente du « temple » par les services de sécurité oblige à modifier l'ensemble du plan et, surtout, à faire hâter son exécution. Mais sans rien changer — il est trop tard — aux éléments qui le constituent, désormais inévitables.

L'entrée de l'immeuble, sur la rue, n'a rien d'exceptionnel : une porte laquée de noir, d'une taille moyenne, c'est-à-dire ni plus petite ni plus grande que ses voisines, avec des moulures sobres de style Directoire. Elle semble être en bois, comme les autres. Le seul détail qui la distingue, bien qu'on ne s'en aperçoive pas tout d'abord, c'est l'absence totale de poignée, trou de serrure, lo-

quet, heurtoir, sonnette, etc. On ne peut pas deviner si le battant s'ouvre à droite ou à gauche. A la limite, cela pourrait même ne pas être une porte. Eviter cette voie, qui ne mène à rien.

L'encadrement de pierre — colonnes plates à cannelures verticales — est surmonté d'un fronton triangulaire classique, enfermant à l'intérieur un second triangle placé la pointe en bas, équilatéral celui-ci, touchant les côtés du premier par ses trois sommets. Sculpté en bas-relief, un œil en occupe le centre ; mais, au lieu d'être disposé horizontalement d'une façon conforme à la nature, et à l'habitude aussi pour ce genre de symbole, c'est un fuseau vertical que forme ici la fente des paupières, marquant l'axe de symétrie pour l'ensemble du dessin. Le trou de la pupille y est percé si profondément qu'on ne distingue pas jusqu'où il pénètre, peut-être à cause de la hauteur à laquelle il se trouve, par rapport au regard normal.

On l'aura sans doute compris déjà, hélas, la manœuvre de cette porte se fait au moyen d'un signal électronique, émis par un petit appareil portable qui doit être posé en un point précis du panneau inférieur, etc. (Ne pas ratiociner, ne pas regretter, ne pas revenir en arrière.) L'œil de pierre ne sert à rien, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Là commence le récit, après une probable interruption, assez marquée, donnant l'impression que les choses se rétrécissent encore : tout le contraire d'une ouverture. L'ensemble du système demeure, pour l'instant, rigoureusement immobile.

Immobile à nouveau, oui, sans doute, mais avec quelque chose de provisoire, de fragile, ou de tendu, comme si régnait sur tout ce calme encore invisible une menace, une peur, un arrêt de mort déjà prononcé, silencieux toujours, oui, sans doute, mais avec un presque imperceptible souffle, ou sifflement, comme du vent sans force apparente qui déplace un à un cependant les grains de sable sur la plage, pour les transporter de manière insensible vers la terrasse abandonnée où ils s'accablent peu à peu en petites rides sinueuses, parallèles, sur les planches grises disjointes qui se raccordent ici sans solution de continuité avec la très

faible pente au sol pulvérulent, inégal, façonné par le moutonnement des innombrables pas de la veille, ou des jours précédents, jusqu'à l'eau de nouveau étale, oui, sans doute, mais qui se brise encore à marée haute en une minuscule vague sans cesse répétée sur elle-même, avec un doux chuintement périodique, si régulier que l'on pourrait lui aussi ne pas l'entendre tant il fait partie de ce décor figé par l'aube, comme l'on pourrait aussi ne pas apercevoir le lourd vol sans bruit d'un grand pélican pâle qui s'éloigne au ras de l'eau vers la gauche, longeant la terre ferme à dix mètres environ, parallèlement à la ligne du rivage marquée par un feston d'écume, vite évanoui et aussitôt rapporté par la vaguelette inlassable, invisible de toute façon depuis l'endroit où je me trouve, trop loin, trop bas, trop en retrait.

Face à moi, arrivant donc en sens inverse de ce parcours suivi par le grand oiseau disparu, une silhouette plus remarquablement dessinée maintenant ses arabesques, qui bientôt se révèlent une adolescente nue montant à cru un jeune cheval à crinière flottante, selon l'habitude enfantine en vogue sur la côte ouest ; s'avançant par bonds, suivant un tracé capricieux qui permet de les admirer successivement sous tous les angles, de

plus en plus près, la longue chevelure bleu noir et les souples crins en flammèches d'or piaffent et caracolent dans la brise tiède du matin, tandis que la jeune fille essaie, sans étriers ni éperons, d'obliger sa monture blonde à pénétrer plus avant dans la mer qui jaillit de tous côtés sous les sabots rétifs, retombant parmi les rires clairs de l'amazone dont le svelte corps arrosé par les gerbes d'écume brille avec l'éclat du métal, soudain, dans la lumière levante.

Parvenue ainsi presque en premier plan, la cavalière au goût d'iode et de sel disparaît à son tour, derrière moi, sur la droite, petite fiancée provisoire ; et je ne me retourne pas pour la suivre des yeux. Je me fonde même davantage dans le décor indécis de tables en désordre et de chaises empilées, à l'angle de la terrasse, alors que j'aperçois, venant dans la même direction comme à la poursuite d'une fugitive, trois chasseurs armés de leur fusil, bottés, vêtus du costume en cuir traditionnel et la longue plume courbe au chapeau. Ils marchent vite, tous les trois de front, le long de l'eau, tenant chacun dans la main gauche le canon en acier bleui pointé obliquement vers le bas, prêt à se redresser, et l'index droit sur la détente. Ayant traversé le champ de gauche à droite, mais beau-